

préhensible réalité où la main de Dieu apparaissait dans toute sa puissance et tout son amour ; et cependant écoutons Eve :

That day s'oft remember, when from sleep
I first awaked, and found myself repose
Under a shade of flowers, much wondering where
And, what I was, whence thither brought, and how.

L'homme, ici-bas, a donc tout d'abord goûté le bonheur, et il devait toujours s'abreuver au fleuve des délices. Mais la jalousie portant la tristesse en ses mains, était près de lui ; et soudain, comme un coup de tonnerre, présage de la tempête, retentirent des paroles que, depuis, le monde n'a jamais entendu répéter sans en être encore ébranlé. Ces paroles qui troublèrent, à son origine, l'harmonie de la nature ont le même sens que la maxime par laquelle on a si souvent troublé l'harmonie sociale : Mange de ce fruit, dit le serpent, n'es-tu pas libre ? — LIBERTÉ ; en le mangeant tu deviendras égal à Dieu — LIBERTÉ, ÉGALITÉ ; Dieu ne pourra plus, continue le tentateur, (le premier révolutionnaire) te traiter en sujet ; devenu son égal, vous aurez les mêmes droits, vous serez frères — LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Et Adam, fasciné par ces mots remplis de promesses, prévariqua ; mais alors, comme aujourd'hui, les joies promises se changèrent en tristesse. Adam et Eve, trop tard désabusés, jetant un regard désolé sur l'univers assombri, sur les biens qu'ils venaient de perdre, versèrent des larmes, et c'est là que nous trouvons la source du fleuve des douleurs dont les flots amers viennent toujours se mêler dans la coupe du bonheur.

Depuis, les ronces ont poussé sur la terre, et, près de la fleur, l'épine est venue se cacher. La joie et la tristesse ont marché ensemble, et à chaque instant, l'on voit se coudoyer " Jean qui pleure et Jean qui rit ". Mais à qui la faute ? Ce n'est point Dieu qui nous a rendus malheureux, il ne nous avait faits que pour le bonheur. Il nous avait créés grands, presque dieux, et nous avons voulu simplement être des hommes. Pauvres dégénérés ! Est-ce à dire que nous n'ayons rien conservé de notre noble origine ?

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Il se souvient des cieux ! Pourquoi donc pleurer ? Pleurer au souvenir du ciel ! Ah ! si nous pleurons, c'est que nous l'oublions ce ciel, ce beau ciel qui doit nous revenir, qui est encore à nous, mais où il nous faut remonter. Alors il est permis de nous réjouir ? il est permis de rire ? Hélas ! comment se laisser aller à la joie au souvenir de ce que nos mains ont flétri sous le pressoir de la douleur ? Non, ce rire serait grimaçant ; que faire donc ? Condamner la joie, condamner

la tristesse ? que reste-t-il ? Faut-il se draper dans une froide indifférence, et s'asseoir, le front stoïque, à côté de Zénon, ce type d'une autre philosophie ? Faut-il jeter la glace sur tous les sentiments, et dire avec le vieux Malherbe, s'adressant à un père pour le consoler de la mort de sa fille :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin ?

Non ! Arrière cette philosophie superficielle, cette froide philosophie qui éteint toutes les nobles aspirations de l'âme et qui conduit au fatalisme. Au-dessus de ce fatalisme, de ce désespoir, sombre philosophie de Byron, qui ne peut rien débrouiller et se brise le front sur le problème en renonçant à le comprendre ; au-dessus du scepticisme de Voltaire, qui passe en riant pour ne pas pleurer, et dont le rire est tout simplement une grimace malade ; au-dessus de cette philosophie folâtre, qui chante avec Horace les roses trop rapidement effeuillées, et qui, lorsque la jeunesse s'en va, éteint avec Alfred de Musset dans une ivresse déplorable et malsaine le flambeau de l'intelligence ; au-dessus enfin de cette philosophie crottée du coin de la rue, qui chante :

Puisqu'il faut dans la tombe noire
S'étendre pour ne plus sortir,
Amis ! il faut jouir et boire,
Amis ! il faut boire et jouir ;

Oui, au-dessus de toutes ces philosophies plus ou moins burlesques, il y a la philosophie catholique qui ne maudit pas, ne désespère pas, ne raille pas, ne rit pas, ne folâtre pas, mais qui prie, espère, aime et croit. " Le sage est toujours content " dit l'Esprit-Saint ; et le vrai contentement n'est point bruyant comme le rire, c'est le sourire de l'espérance. Et c'est pourquoi " Jean qui pleure et Jean qui rit " doivent céder leur place à " Jean qui espère ".

Sachons conserver cette sérénité et cette force d'âme que la raison seule nous indique, et que le paganisme lui-même a laissé entrevoir. Cicéron ne dit-il pas en parlant de Socrate : " *Nec hilariorum quisquam, nec tristiorum Socratem vidit, aequalis fuit in tanta inaequalitate fortunae* " ?

Ah ! sans doute, à la vue des maux qui désolent l'humanité, il y a bien de quoi s'attrister. Les flots de l'iniquité montent toujours, l'horizon se charge de nuages, la tempête menace, et l'on ne sait où aller chercher un abri. N'est-ce pas pour nous que le Psalmiste s'écrie : " Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte et pourquoi les peuples forment-ils de vains projets ? Les rois de la terre s'élèvent, et les princes conspirent contre le Seigneur et contre son Christ " ?